

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 41 (1908)
Heft: 6

Artikel: L'état actuel de l'homme : tel qu'il ressort du fait religieux [suite]
Autor: Malan, César
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379845>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 08.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'ÉTAT ACTUEL DE L'HOMME

tel qu'il ressort du fait religieux.

PAR

CÉSAR MALAN FILS ¹

II

L'homme déchu demeuré capable de devenir semblable à Dieu.

La dernière question qui se pose devant nous est celle-ci : Qu'est-ce qui, dans le fait religieux actuel, tel que nous l'avons défini, est de nature à justifier cette thèse, *que l'homme, créé en vue de l'image de Dieu, et par conséquent capable d'arriver à la réalisation en lui-même de cette image, n'a pas cessé d'être tel après son péché?*

On respire un autre air, on met pour ainsi dire le pied sur les sommets de la vie et de la liberté, du moment où l'on a compris, qu'en dépit de la déchéance que lui a valu son péché, l'homme n'en est pas moins demeuré, dans le centre de son être, la créature que Dieu a destinée à avoir part à sa vie dans son royaume éternel, — du moment où l'on a compris qu'encore à cette heure le *caractère* de l'homme, — ce qui le distingue de toutes les créatures qui l'entourent, c'est d'être, grâce à sa nature elle-même, c'est-à-dire en vertu de la volonté éternelle de son créateur, un agent capable de

¹ Voir livraison de juillet-octobre, p. 367.

voir se réaliser en lui-même l'image de ce créateur ; de toutes les créatures de Dieu dans le monde qu'il habite, la seule qui soit ainsi appelée, par sa nature originale, à unir sa volonté avec la volonté divine elle-même ; la seule par conséquent dont Dieu ait pu dans ce monde-là revêtir la forme d'existence, à laquelle ait pu être accordée *la permission d'être appelée enfant de Dieu*¹.

Tout alors, dans les faits qui nous ont occupés, se présente sous un autre aspect. L'état actuel d'éloignement et d'égarement auquel l'homme a été réduit par sa désobéissance, n'implique plus à nos yeux un changement définitif et irrévocable dans la nature elle-même. Ce n'est plus une chute sans relèvement, une déchéance qui, par une sorte de prescription, serait devenue un état de choses normal, naturel et sans lendemain. C'est, au contraire, un état qui dès lors nous apparaît comme indigne de l'homme, parce qu'il est opposé à la pensée divine à son égard ; c'est pour nous un fait essentiellement anormal.

D'un autre côté, à mesure que nous saisissons plus clairement cette grande vérité que, bien que l'homme mortel ne soit pas à cette heure l'homme vrai, l'homme tel que le créateur l'avait voulu, néanmoins cet homme là, l'homme réellement digne de ce nom, n'a pas cessé d'exister dans l'homme actuel ; que Dieu le possède, le retient encore devant lui dans sa volonté éternelle ; à mesure que nous arrivons à sentir que *ce que nous serons ne paraît pas encore*, nous comprenons toujours plus que *le Fils de l'homme* représente bien réellement pour nous *l'homme selon le cœur de Dieu*. Si, par amour pour nous, et pour nous révéler, à nous hommes terrestres et déchus, que Dieu nous voit, nous aime et nous désire encore, ce Fils de l'homme a voulu revêtir devant nous notre existence actuelle de déchéance et de mort, il n'en est pas moins demeuré sous nos yeux devant Dieu, dans le centre de la vie de son être, l'homme tel que Dieu l'avait créé ; l'être capable de réaliser l'image humaine

¹ Hébr. II, 16 : « Il n'a pas pris à lui la nature des anges. » Jean I, 12 : « A tous ceux qui l'ont reçu, il a donné la permission d'être faits enfants de Dieu. »

du Dieu saint, et par là même capable de vaincre, et en lui-même et pour nous tous, ses frères encore déchus, le péché et la mort qui nous ont envahis.

C'est ainsi que dans sa personne, le Christ, comme Fils de l'homme, nous révèle cette première vérité : que notre chute ne nous a pas encore atteints jusque dans notre nature elle-même; qu'encore à l'heure qu'il est nous n'avons pas cessé, en dépit de notre indignité et de notre profonde misère, de pouvoir devenir ce qu'il est devant nous, l'objet actuel de la dilection du Dieu suprême et celui de ses décrets de grâce.

A ce fait si éclatant qui concerne le Christ lui-même se joint un autre fait qui nous regarde nous hommes déchus, c'est que ce qu'il a voulu devenir, aussi bien que ce qu'il a voulu souffrir, et tout spécialement que sa victoire finale sur le mal et sur la mort, que tout cela a eu lieu non pour lui, chez qui rien ne l'eût nécessité, mais uniquement pour nous. Ce sont donc là des faits qui constituent, pour nous hommes de la terre, la certitude absolue et de l'amour de Dieu pour nous, et d'un salut à venir qui nous restituera ce dont cet amour nous assure de nouveau la possession. Voilà bien la signification pour nous tous de la charité que ce Fils de l'homme nous témoigne de la part de Dieu, et dont sa vie historique nous a laissé la preuve la plus éclatante.

Déjà, à cette heure, en dépit du fait que nous nous voyons actuellement séparés de la source de la vie et de l'amour, en dépit de cet isolement de cœur qui s'appelle notre égoïsme, nous n'en sommes pas moins encore reliés les uns aux autres par une vie commune, grâce à laquelle les joies et les douleurs de chacun arrivent à être celles de tous. Ce seul fait nous amène à comprendre qu'il dit vrai, ce Fils de l'homme saint et normal, lorsqu'il affirme que ce qu'il possède devant nous il le possède pour nous tous, et que le mal qu'il endure sous nos yeux il l'a vaincu pour nous en rendre nous mêmes les vainqueurs.

Nous comprenons alors, les yeux fixés sur sa personne, que notre chute, quelque profonde qu'elle soit, ne concerne jusqu'ici que notre existence historique; et qu'en dépit d'un

égarement qui a envahi jusqu'à nos instincts eux-mêmes, nous n'avons pas encore perdu, aux yeux de Dieu, nous hommes pécheurs et mortels, la capacité « de lui être faits semblables. » Nous arrivons alors à comprendre que, si nous sommes actuellement séparés de Dieu, Dieu, lui, ne s'est pas séparé de nous; que réellement, comme l'affirmait Jésus-Christ au théologien de Jérusalem, *Dieu a tant aimé le monde.*

Telle est la première vérité dont nous devrions ici nous convaincre. Avant « de se lever pour retourner chez son père, » il faut que le fils qui était alors « perdu et mort, » ait ressaisi, *en revenant à lui-même*, le témoignage de conscience qu'il avait jusqu'alors négligé¹. La première chose, pour le rendre à la vie, c'est que se réveille au dedans de lui la conscience de son origine oubliée.

C'est bien aussi là ce que le Sauveur s'applique avant tout à produire dans l'âme de ses auditeurs. Non pas sans doute qu'il flatte celui dont la volonté est encore sous ses yeux séparée de Dieu. Ce n'est pas sur lui, c'est sur Dieu seul qu'il attache son regard. Mais là, dans la volonté éternelle du Dieu qui l'a créé et qui soutient sa vie, il lui fait entrevoir la lumière qui avait éclairé sa vie avant qu'elle eut été obscurcie par les ténèbres du péché. Il le convainc de ce fait, qu'il est encore devant Dieu, malgré sa déchéance, un être que Dieu avait voulu créer pour qu'il arrivât à réaliser en lui-même son image. Par là ce Sauveur réveille dans cet homme « la conscience de Dieu »; la conscience, jusque-là négligée, de la pensée divine à son égard. Dès lors l'homme comprend que cette idée que son injustice « aurait pu, avant la sentence finale du souverain Juge, anéantir la justice de Dieu, » proviendrait chez lui non pas d'humilité, mais d'un découragement dicté par son orgueil.

Au contraire, du moment où « l'Esprit de vérité » a persuadé à l'homme terrestre et déchu, qu'il est encore devant Dieu son enfant, cet homme se réveille de son péché

¹ Luc XV, 17. Comp. Jean VI, 45.

comme d'un cauchemar. Il se sent alors « saisi de com-
ponction, » et les pleurs de sa repentance font éclater la joie
des esprits célestes.

Il est un fait de conscience qui est propre à nous faire
voir comment, dans notre état actuel, nous pouvons être
encore appelés à réaliser l'image et la ressemblance de
Dieu. C'est cette faculté que nous possédons tous de faire
surgir, à notre gré, au-dedans de nous-mêmes, ces détermi-
nations de volonté qui deviennent ensuite comme des por-
tions intégrantes de notre être. C'est ainsi que nous formons
nous-mêmes notre *caractère*, c'est-à-dire ce qui constituera
dès lors notre valeur morale. Cette activité, dont nous de-
meurons responsables, constitue au dedans de nous une
initiative qui peut nous donner une idée de l'action souve-
raine par laquelle notre Créateur peut, lui aussi, donner à
notre volonté la direction qu'il avait voulu au jour où il nous
créa.

Sans doute, à la différence de cette action divine, l'activité
dont nous disposons est renfermée dans des limites infran-
chissables. Néanmoins, comme le prouve le sentiment de
responsabilité qui en accompagne l'exercice, elle n'en consti-
tue pas moins, au dedans de ces limites, une initiative libre
et souveraine. C'est là cette *liberté morale*, qu'il faut soi-
gneusement distinguer du degré de liberté que l'homme
possède en commun avec les animaux, dans l'activité pure-
ment instinctive de son existence terrestre. Le fait est que,
à la différence de ce que nous appellerions « la conscience
de soi » chez l'animal, l'homme n'a pas conscience de son
existence actuelle et terrestre comme de ce qui serait réel-
lement sa vie essentielle et normale. Ce qui peut aussi
s'appeler dans l'homme une vie animale ne constitue bien,
à ses propres yeux, que le lieu ou le théâtre assigné actuel-
lement au développement de sa véritable vie. Aussi est-ce
bien la voix de la conscience de nous-mêmes que tendent à
réveiller en nous ces déclarations où l'Écriture nous répète
que la vie terrestre de notre être n'était, à son origine, que
le moyen pour nous d'accomplir une tâche spéciale, celle de

relever le monde déchu au sein duquel nous avons été placés. Une fois nanti du « souffle de Dieu », l'homme formé de la terre devait agir sur ce monde-là au moyen des organes temporaires de son corps et de son intelligence. Au lieu de cela il transporte, par sa désobéissance, non pas sa nature, — dont il ne dispose pas, — mais l'activité de sa liberté, vu sa décision réfléchie, dans cette sphère terrestre de son existence qu'il aurait dû rendre immortelle. Au lieu de rattacher à la loi du Souverain ce monde déchu dans lequel il est né à Dieu, l'homme se rattache alors lui-même à ce monde, en détachant sa volonté de la volonté divine. C'est ainsi qu'il devient terrestre et mortel. En rejetant la foi de son cœur en Dieu, et par là même l'obéissance, il cesse de respirer « ce souffle de Dieu », grâce auquel, dit l'Écriture, *il avait été fait en âme vivante*, souffle dont l'action instinctive avait jusqu'alors constitué pour lui le centre même de sa conscience de soi.

Dès ce moment, cette conscience a perdu chez lui son véritable objet. Aussi voit-on dès lors l'homme « se chercher soi-même » et, parce que cette recherche est toujours plus inutile, se sentir soi-même toujours plus « perdu et mort ». En même temps s'efface au dedans de lui jusqu'au sentiment de sa véritable destinée. Ce dont il a encore conscience comme de sa vie, devient même bientôt à ses propres yeux une existence essentiellement vaine et éphémère. Quant au sentiment d'une vie éternelle ou divine, il ne ressortira plus pour lui — et cela d'une façon purement négative — que de l'expérience de besoins auxquels rien ne répond dans son existence terrestre. Bientôt, à mesure qu'il réussit à imposer silence à ces désirs supérieurs, il devient lui-même de plus en plus la victime vivante de la vanité.

Si donc il y a en effet, à cette heure, un abîme infranchissable entre l'homme et son Dieu, cela ne provient pas, comme pour la plante ou l'animal, d'une différence essentielle. C'est la conséquence d'un éloignement, que la désobéissance de l'homme a fait intervenir entre la direction première de sa volonté et la volonté d'un Père céleste qui,

lui, continue à demeurer la source de sa vie. C'est une séparation, effectuée par l'homme lui-même, entre les préférences instinctives de son cœur et la volonté de cet Être saint et éternel, qui n'en demeure pas moins pour cela le seul but absolument digne de ses affections, le seul qui réponde réellement aux besoins profonds de sa nature.

Ce n'est donc pas cette nature de l'homme qui est séparée de Dieu. C'est sa volonté qui, bien qu'il soit demeuré, en lui-même, « capable » de la vie divine, a été détournée de sa loi, en conséquence d'une erreur que l'homme aurait dû savoir éviter. Bien qu'il soit devenu, dès ce moment-là, incapable d'un rapport direct et personnel avec Dieu, c'est à Dieu que continuent néanmoins à aspirer les instincts normaux de sa vie inconsciente. L'homme actuel est un être créé pour *devenir comme Dieu*, mais dont la désobéissance a arrêté le développement, en le jetant dans *une voie dont l'issue est la mort*.

Avec cela, si cette distance entre l'homme et Dieu existe du chef de l'homme, l'homme ne l'a pas inaugurée ni pour elle-même et expressément comme telle, ni dans l'intention avouée de se séparer de Dieu. Il n'a pas désobéi dans le but de repousser le commandement comme l'expression de la volonté de Dieu. L'homme est tombé dans la désobéissance parce qu'il a cédé à une convoitise qu'il pouvait et devait dominer¹. Néanmoins, s'il est sans doute de la sorte arrivé à préférer sa propre volonté à celle de Dieu, ce n'est pas qu'il ait rejeté d'emblée et repoussé directement ce qui était pour lui la volonté divine. C'est bien parce qu'il a voulu atteindre par sa seule volonté, et en enfreignant la défense céleste, à cette « ressemblance de Dieu » qui devait être la récompense de son obéissance. C'est parce qu'il a voulu arriver, par une voie interdite, à *être comme Dieu*.

Evidemment une séparation d'avec Dieu résultant d'une faute semblable, demeure un incident dans le développement historique de la volonté. Ce n'est pas un fait qui relève

¹ Jacq. I, 14, 15.

directement, chez l'âme qui s'en est rendue coupable, du principe foncier de sa vie. C'est le résultat non pas autant de sa vie elle-même que de la seule activité de sa vie. Aussi bien, si le retour à Dieu de l'homme pécheur implique sans doute la nécessité, pour cet homme, d'une nouvelle direction de volonté; ce retour n'exige cependant pas l'inauguration d'une autre nature, c'est-à-dire la création d'un autre être. Ce sera bien plutôt là, chez un tel homme, *le retour* à ce qui avait été son point de départ, *la conversion* à un état dont il avait sans doute perdu la conscience¹, mais qui n'en demeurerait pas moins encore, jusqu'au « jugement » qui doit mettre fin à tout ce qui est temporaire, la nature qu'à assignée à cet homme la « volonté arrêtée » ou le « décret » du Créateur lui-même.

Ce que nous disons-là est si vrai, que ce n'est que dans cet ordre d'idées que nous pouvons chercher la raison d'un fait qui, considéré en lui-même, demeure pour nous une énigme insoluble. Nous voulons parler du fait du *temps*. Bien que le temps soit en lui-même un fait impossible à concevoir et absolument inaccessible à notre analyse, il n'en devient pas moins pour nous, dès qu'il nous est présenté comme le résultat d'un acte créateur de Dieu, un fait non seulement plausible mais absolument indiscutable. En effet, la création du *temps* nous apparaît alors comme l'unique moyen pour que le rapport entre le Créateur et l'homme qu'il a voulu créer libre, ne soit pas définitivement effacé, au cas où la volonté de l'homme viendrait à s'en détacher. Il fallait bien, pour cela, que l'action réfléchie de la liberté humaine ne dépassât pas les limites du *temps*; qu'elle ne fût pas nécessairement la manifestation d'un principe de vie *éternelle*.

C'est aussi là ce qui nous explique comment il se fait que l'Écriture sainte parle du rapport de Dieu avec l'homme comme existant préalablement à l'apparition du temps, *avant la fondation du monde, ou avant les siècles*; et com-

¹ *Le pays éloigné* est celui d'où l'on ne voit plus la maison paternelle. (Luc XV, 13.)

ment elle nous montre le Dieu créateur faisant naître dans le temps l'être libre « de race divine », qui était appelé à réaliser l'image de Dieu. Il fallait que cet être pût subir l'épreuve de sa liberté, sans que cette épreuve constituât pour lui une crise finale et décisive. Il fallait que cette liberté fût de nature à lui permettre de ressaisir lui-même, par le retour de sa volonté à la volonté de Dieu, d'abord, la signification, puis la possession de la vie supérieure, ou éternelle, qui était destinée à devenir la sienne.

Le temps, en effet, non seulement ne constitue pas encore la vie éternelle, mais il est essentiellement impropre à contenir cette vie, ou à en être le théâtre. Non qu'il ne puisse en renfermer le point de départ pour la créature libre aussi longtemps qu'elle retiendrait, au sein de son existence temporelle, cette vie morale qui, seule, est susceptible de devenir éternelle. Le fait est que tant que cela est réellement le cas, l'existence temporelle de cette créature ne comporte pas l'anéantissement ou la mort. Malgré cela, le germe de la mort peut même alors y avoir pénétré. En désapprenant à aimer, en se détournant du seul objet réellement et absolument digne de son amour, l'homme peut s'être rendu incapable de cette vie éternelle dont l'expression est l'amour tel qu'il subsiste en Dieu.

En nous plaçant à ce point de vue, nous comprenons que l'homme déchu peut être amené, — au sein de cette existence temporelle, dans les limites de laquelle il a renfermé sa vie, — ou à séparer positivement le principe même de sa volonté, de la volonté divine, ou bien au contraire à unir lui-même sa volonté à celle de Dieu. Il demeure capable ou de « ressaisir la vie éternelle » ou de s'en priver tout à fait en repoussant délibérément le témoignage par lequel Dieu vient lui-même susciter en lui la reconnaissance¹.

Pour un tel homme, être revenu à Dieu signifiera donc avoir ressaisi la conscience de lui-même dans l'amour de de Dieu pour lui. Or, à cette heure, cet amour est révélé à

¹ Hébr. VI, 4 à 6.

l'homme dans l'action divine que résume l'avènement et le sacrifice du Christ. Pour autant donc qu'il fait de cette action de Dieu l'objet de la foi de son cœur, il se sépare de l'existence exclusivement terrestre et passagère qui, depuis qu'il l'avait choisie, était devenue pour lui la négation du rapport de sa volonté avec cette volonté divine. Être revenu à Dieu ne signifiera donc pas, pour cet homme, avoir été le spectateur de la naissance, au dedans de lui, d'un être entièrement étranger à ce qui avait été jusque-là l'objet de sa conscience de lui-même. Non ! ce sera après « être mort » à soi-même¹, c'est-à-dire après avoir délaissé ce qui constituait la conscience de sa vie comme d'une existence exclusivement terrestre, devenir le lieu et le sujet d'une naissance nouvelle : être rendu et le témoin et l'agent d'une régénération de son propre être. Ce sera donc bien être revenu à lui-même, être retourné à sa première origine. Ce sera avoir cessé d'être différent de ce que Dieu l'avait voulu. Ce sera, pour lui-même, avoir avidement accepté, avoir ressaisi, ce nouveau commencement de vie que l'apôtre n'hésite pas à désigner par ces mots : *Christ formé en nous*.

Quant un homme en vient ainsi à « saisir la vie éternelle », à « s'emparer du royaume de Dieu² », ce n'est pas là en lui l'apparition d'un fait nouveau, à l'égard de laquelle il se serait comporté passivement. Ce n'est pas là, uniquement, au dedans de lui le résultat d'une action étrangère, un fait auquel rien en lui ne l'aurait préparé et qu'il n'aurait qu'à subir. Non ! c'est le résultat d'une action à laquelle son être tout entier s'associe. C'est le résultat au dedans de lui, sinon de l'initiative, du moins de l'activité de son âme, bien que cette activité ait sans doute débuté dans ce cas-là par être purement *réceptive*.

C'est bien de la sorte que l'homme se voit mis de nouveau en possession de ce dont la perte menaçait de le faire périr. Il le doit à l'action première d'un amour qui n'avait jamais cessé d'exister pour lui dans le cœur de son Dieu. Par

¹ Parce qu'on ne peut dire en français : *avoir mouru*.

² 1 Tim. VI, 12 ; Mat. XI, 12.

l'obéissance de sa foi à ce Dieu, qu'il avait jusque là méconnu ou vainement cherché à connaître, il pénètre alors dans une vie dont il avait toujours plus ou moins ressenti l'absence, dans un royaume éternel dont il s'était toujours plus ou moins senti exilé. A cette heure il se voit introduit dans une sphère d'activité qui deviendra toujours plus pour lui celle de sa vie elle-même. Il se voit rendu à sa « patrie, » ou à sa « maison paternelle ». Et il saisit là dedans le résultat de ce qui a été avant tout pour lui une œuvre de Dieu. Il sent toujours plus profondément que son âme, après avoir été ainsi aimée avant qu'elle se réveillât à son existence temporelle, est maintenant appelée à renaître à sa vie éternelle en se détachant de cette existence rendue mortelle par le péché.

Et tout cela, l'homme converti à Dieu ne le saisit pas tout d'abord par la pensée, ou d'une façon abstraite. Il y est introduit au moyen de l'expérience qui lui est accordée d'un rapport positif de volonté avec la personne vivante du Christ, le Fils de l'homme et le Fils de Dieu. Dieu lui-même est venu se faire sentir à cette âme dans l'œuvre historique de ce Sauveur. Aussi est-elle arrivée à saisir en lui Celui *en qui* Dieu, après l'avoir d'abord voulue, l'avait aussi maintenue devant lui, comme l'objet de son amour. C'est bien là ce que proclame l'apôtre lorsqu'il dit de lui-même : « *Je vis, non pas moi, mais Christ vit en moi*¹ »; ou lorsqu'il écrit ces mots à des hommes naguère encore païens : « *Notre vie est cachée avec Christ en Dieu*² ». C'est ce qu'il désigne aussi comme *le mystère de Dieu le Père et du Christ*³. C'est encore ce dont avait déjà témoigné la voix du ciel lors du baptême et de l'onction du Christ, en présence du dernier représentant officiel de l'ancienne Alliance.

Aussi est-ce là, encore aujourd'hui, l'expérience à laquelle il faut avoir su se soumettre. C'est en niant la possibilité, ou même déjà le besoin de cette expérience, que demeurent

¹ Gal. II, 20. — ² Col. III, 3. — ³ Col. II, 2.

éloignées de Dieu les âmes qui se refusent à croire en Celui qui se présente à elles et comme *la vérité*, et comme *la vie*. *Le menteur*, en persuadant à l'homme que cette expérience de Dieu ne peut avoir lieu; que Dieu lui est irrévocablement et nécessairement étranger; que, s'il l'a une fois connu et aimé, à cette heure il ne le connaît plus, ou ne le connaît que pour le maudire, amène l'homme à vouloir se passer de Dieu. Il le pousse ainsi à le fuir en niant, parfois même en blasphémant devant lui, le « fidèle Créateur », le Bienfaiteur et la source de sa vie.

Un esprit aussi juste que profond, mais qui, à cette époque, ne connaissait encore que par ouï-dire l'Évangile du salut de Dieu, et n'était encore éclairé que des seules lumières de la conscience, n'a pas hésité à dire un mot qui touche de près à la vérité qui nous occupe. Nous avons dans l'esprit cette parole de M^{me} de Staël, dans son livre de *Influence des passions*, à la fin du tableau qu'elle y fait *du criminel* : « Si l'on pouvait encore avoir quelque prise sur un tel caractère, ce serait en lui persuadant tout à coup qu'il est absolument pardonné. » Pour que ce soit là une parole de l'Évangile il faudrait lire, en n'y changeant qu'un seul mot : « Ce serait en lui persuadant tout à coup qu'en dépit de son crime et de tout ce qui l'y avait amené, il n'avait jamais cessé d'être, en lui-même, l'objet de l'amour fidèle et attentif de son Créateur. »

N'est-ce pas bien là, en effet, ce que Dieu, après y avoir préparé l'humanité, a lui-même voulu révéler dans les faits dont témoigne l'Évangile? N'est-ce pas à cela que nous devons demander la seule explication de la conscience que possède chaque âme, de son histoire; soit que cette histoire soit déjà arrivée ici-bas à son dénouement, soit que, comme dans l'immense majorité des cas, nous n'en ressentions dans ce monde que les premiers débuts ou même que la préparation.

De là aussi l'atmosphère de joie, de paix et de liberté que respire la foi du croyant; et cela non seulement sous la

lumière éclatante de l'Évangile, mais déjà dans les premiers commencements de la foi au Dieu Sauveur; dans la vie des patriarches, par exemple, ou dans les écrits des prophètes et des poètes sacrés d'Israël.

De là aussi ce fait, qui semble d'abord contradictoire, d'une âme d'homme humiliée jusque dans la poussière dans le sentiment de son péché, en même temps qu'elle se montre debout et dominant de haut le monde passager de la terre, à mesure qu'elle ressaisit la conscience d'être « l'enfant de Dieu », et l'objet actuel de son amour. Rien de plus abaissé, rien aussi de plus triomphant, que l'homme à qui la foi a rendu la véritable conscience de lui-même; auquel cette foi a rouvert une patrie céleste, où sa place n'avait jamais cessé de lui être réservée par l'amour éternel.

Nous voyons alors apparaître une religion qui consiste en un amour toujours plus personnel, toujours plus assuré et plus profond; amour que rien ne rappelle autant sur la terre, que cette affection maîtresse du cœur humain, à laquelle cet amour est en effet constamment comparé dans l'Écriture. Nous sommes là devant les débuts d'un rapport d'être à être, d'une union personnelle, entre Dieu et l'homme; union qui s'accomplit chez l'homme par une action toujours plus réceptive, toujours plus émue, répondant en lui à l'action souveraine par laquelle son Créateur et son Dieu vient lui-même lui conquérir le cœur. Au lieu de la seule connaissance intellectuelle, dont se contente le respect religieux d'un christianisme purement traditionnel, c'est alors, chez le croyant, l'amour et le service personnel du Sauveur lui-même. C'est ce Sauveur occupant toujours plus, à lui seul, la place qu'on avait donnée soit à la *vérité religieuse*, chez les esprits dogmatiques, soit à *l'Église*, à ses institutions et à ses usages, chez les natures altérées de vie sociale ou ambitieuses d'influence et de domination. Le fait est qu'à mesure que l'homme ressaisit sa vie en Dieu, il met au second rang tous ces *éléments* de religion historique et traditionnelle, qui avaient été pour lui ce qu'avaient été ces « éléments de la Loi », par lesquels l'apôtre disait que lui et

ses frères « avaient été *gardés* » jusqu'à l'avènement en eux de « la liberté de la foi¹ ».

A cette heure, le fidèle a attaché directement sa foi à son Dieu, il s'est senti rendu à lui-même. De là aussi l'attachement profond de l'âme croyante pour Celui en qui elle a ainsi ressaisi sa vie ; en qui elle a retrouvé ses instincts primitifs et éternels ; par qui elle est rentrée dans son rapport personnel avec son divin Créateur comme avec son Père céleste toujours présent à sa prière. De là, le fait de ces croyants au Sauveur, *qui l'aiment, bien qu'ils ne l'aient jamais vu* ; auxquels il a suffi de quelques mots pour leur faire reconnaître en lui leur Frère céleste, et pour les faire s'attacher à lui de façon à ne plus vouloir vivre que de sa vie. De là ces sentiments de famille et de patrie retrouvées ; cette attente d'un avenir dont la seule pensée suffit pour saisir le cœur, bien qu'on n'en sache qu'une seule chose, c'est qu'il sera l'entrée que nous procurera, dans le royaume de notre Dieu et Père, celui que nous avons appris à appeler, déjà à cette heure, notre Seigneur et notre Sauveur.

De là le fait que le Christ, parce que ses paroles sont des paroles de Dieu et ses œuvres des œuvres de Dieu, non content de répondre toujours plus aux aspirations religieuses de l'âme humaine, lui en dicte de nouvelles, infiniment plus puissantes, plus élevés et surtout plus *réelles*, que celles qui la contentaient jusque-là. De là le fait que, pour cette seule raison, cette individualité, si éloignée de notre époque et qui dans ce moment est sans aucune relation historique avec nous, accomplit ainsi pour ainsi dire la conquête de nos âmes, qu'elle devient pour nous la source positive d'une paix, d'une sécurité et d'une joie essentiellement nouvelles. De là le fait que ce nouveau rapport ouvre à l'homme terrestre des expériences qui dépassent ses désirs les plus élevés ; qu'un tel homme y trouve ce qui est déjà pour son cœur *la plénitude de Dieu*.

Voilà ce qui, sous les formes les plus diverses et dans les

¹ Gal. III, 23.

circonstances les plus variées, se renouvelle constamment sous nos yeux, chez des hommes de toute race, de tout rang et de tout âge. Cela seul suffit pour nous dire que encore à cette heure pour l'homme le plus « déchu », pour l'homme devenu le plus étranger à l'expérience de la volonté divine, — la patrie de son âme humaine devient bien ce ciel d'où le Christ est venu jusqu'à nous, et dont il nous rouvre les portes. Pour un tel homme, fût-il même égaré au point d'avoir entièrement perdu jusqu'au souvenir de la maison céleste, la noblesse de son origine n'a pas pour cela abandonné sa conscience actuelle, puisqu'il peut encore arriver à réaliser ici bas, par la foi de son cœur, « l'image et la ressemblance de Dieu ».

* * *

Si cette relation avec Dieu dicte ainsi à l'âme humaine la réponse qu'elle fera à l'action divine pour le salut, elle déterminera encore sa position à l'endroit de tout ce qui s'appelle *l'Eglise*.

Disons d'abord que ce mot *Eglise* désigne deux faits très distincts, suivant qu'il s'applique à une assemblée d'hommes qui ne sont pas encore arrivés à la conscience de leur qualité « d'enfants de Dieu », ou à une réunion d'hommes qui, revenus à cette conscience, se sont montrés convertis à leur Dieu.

Dans le premier cas, tout ce qu'on peut dire, c'est qu'on est là devant des hommes qui, parce qu'ils éprouvent le besoin du secours et des faveurs du Tout-puissant, s'efforcent de saisir ensemble ce que chacun d'eux se sent inhabile à atteindre à lui seul.

Dans le second cas, nous avons sous les yeux, dans cette assemblée, le résultat d'une action commune d'hommes, dont chacun est rentré pour lui-même en un rapport personnel avec Dieu, grâce à l'expérience qui a succédé en lui à une foi vivante.

Le premier de ces deux faits nous apparaît dans « l'Eglise chrétienne traditionnelle », quel que soit le nom spécial

qu'elle porte dans le cas dont il est question. — C'est bien alors un fait *humain*, dans le sens dans lequel ce mot signifierait ce qui n'est pas « divin ». Non pas sans doute que Dieu soit nécessairement étranger à cette assemblée. Nulle part au contraire ne se montre peut-être plus clairement cette direction suprême, qui domine déjà dans tout ce qui ressortit à la vie sociale de l'homme ; dans les institutions traditionnelles de l'Etat, par exemple, ou dans celles de la famille.

Cela n'empêche pas cependant que, considérée en elle-même et en dehors de l'influence spéciale qu'y exercerait « l'Esprit de Christ », cette Eglise historique et visible ne soit un fait essentiellement humain ; un simple produit de l'activité de l'homme historique. Une semblable institution ne sera jamais, à elle seule, le moyen de ramener ceux qui s'y rattachent à la vie de leur âme en Dieu. Comme fait traditionnel, comme institution historique, l'Eglise ne représentera jamais, abstraction faite de l'œuvre que l'Esprit divin accomplirait par son entremise dans les âmes, que la seule recherche de Dieu par des hommes qui, bien qu'arrivés par leur conscience à l'adorer, l'adorent cependant encore « sans le connaître. »

Sans doute il faut ici faire une différence essentielle entre des institutions ecclésiastiques qui ne seraient que ce que nous venons de dire, — et celles par le ministère desquelles serait transmis aux nouvelles générations ne fût-ce qu'un souvenir effacé de l'œuvre divine du salut. Dans ce dernier cas, il peut arriver que l'Eglise traditionnelle demeure, pour une nation une grâce et une source de lumière que rien ne saurait remplacer. Le seul fait, par exemple, que telle de ces Eglises mettrait la sainte Ecriture aux mains du peuple, tandis que telle autre se contenterait d'en évoquer occasionnellement l'autorité et d'en citer quelques portions spéciales, ce seul fait suffit pour faire, de la nation où serait établie la première de ces institutions, une nation privilégiée, une nation sur laquelle on a toujours le droit de s'attendre à voir se lever les lumières que répand dans les âmes l'Esprit

céleste. Quant aux peuples qui seraient encore courbés sous l'influence d'une Eglise dont l'autorité se serait substituée à celle de l'Évangile, nous les verrions fatalement condamnés à toujours osciller entre une soumission passive aux représentants officiels de l'Eglise, et cette haine spéciale à l'esclave qui commence à sentir le poids de ses fers. A moins d'un bouleversement complet des traditions religieuses, c'est-à-dire de la vie nationale elle-même, il est impossible que les peuples dont il s'agit arrivent jamais, comme peuples, à un rapport libre et direct avec le Dieu que nous révèle le Sauveur dans le témoignage de l'Évangile.

Dire que l'Eglise traditionnelle n'est pas, comme telle, nécessairement « l'Eglise de Jésus-Christ », n'équivaudra donc pas à condamner pour cela seul une semblable institution. C'est là ce qu'ont trop souvent perdu de vue, aussi bien ceux qui voient dans telle ou telle tradition religieuse la seule expression normale, ou « officielle », de la pensée divine, que ceux qui, préoccupés avant tout de la conversion, de la vie et de la liberté des individus, repoussent toute institution religieuse traditionnelle non seulement comme insuffisante, mais comme mauvaise en elle-même. Sans doute, du moment où l'on admet que le péché a détaché de Dieu la nature même de l'âme humaine, il ne peut plus être question d'une « religion » par laquelle l'homme arriverait par lui seul ne fût-ce qu'à la pensée, au désir et à la recherche du Dieu vivant. Dès lors on ne donnera le nom d'Eglise qu'à ce qui sera l'expression d'une expérience positive accordée à l'âme par Dieu lui-même. En dehors de cela toute Eglise ne saurait plus être qu'une superstition humaine sans aucune valeur « religieuse ».

On suspendra cependant un tel jugement lorsqu'on aura compris que, même au sein de sa déchéance, l'homme est encore demeuré « de race divine » ; qu'il a conservé la faculté de ressentir, ne fut-ce que dans la loi de sa volonté, l'action directe de Dieu en lui ; qu'il est capable de pouvoir réaliser en lui-même, du moment où elle est de nouveau présentée à l'expérience de son cœur, cette image de Dieu

que son état de péché lui avait jusque-là voilée. Non seulement on admettra alors la légitimité de ces faits religieux, mais on arrivera même à comprendre qu'ils sont indispensables pour la réapparition, au sein de l'humanité déchue, de la vie religieuse elle-même.

Aussi bien, rien n'empêche qu'une Eglise purement traditionnelle n'arrive à prendre une position normale à l'égard de ce qui se formerait dans son sein comme une assemblée spéciale de croyants. Il faudra, sans doute, pour que telle chose ait lieu, que les représentants des droits de la tradition, aussi bien que ceux des droits d'une foi personnelle, cessent les uns et les autres de limiter à leurs seules expériences religieuses les lumières, les faveurs, pour ne pas aller jusqu'à dire le salut même de Dieu. Il faudra qu'enseignés par « l'Esprit de Christ », ils soient arrivés à se savoir au service du même Maître, lorsqu'ils travaillent, les uns à jeter les premiers fondements de la foi en un Dieu-Sauveur, les autres à donner une expression positive à la vie de cette foi.

Puissent nos enfants saluer l'aurore de jours semblables ! Ce qui les retarde ce n'est pas qu'on n'aurait pas compris, c'est plutôt qu'on redouterait la tâche qu'implique un tel souhait ! Aussi n'ose-t-on pas prévoir la fin de ce qui résulte toujours encore sous nos yeux, d'un côté, de l'orgueil méprisant de tels représentants de « la religion officielle », et de l'autre, de l'orgueil étroit et envieux grâce auquel telle minorité arrive si facilement à ne plus être qu'une *secte*. Détournons notre pensée de tout cela pour l'arrêter sur « l'Eglise du Sauveur ».

Ce nom appartiendra de droit à toute assemblée d'hommes réunis uniquement au nom de Celui en qui ils ont ressaisi la source de leur vie. C'est certainement là un fait bien différent de ce qui ne serait que l'Eglise traditionnelle, ou que la secte que suscite la protestation contre cette Eglise-là. Malheureusement, aux jours où nous vivons, il n'est pas aisé de dépeindre cette « Eglise du Sauveur » pour l'avoir rencontrée. Les Eglises abondent, sans doute ; et, avec leur

activité parfois moralisante, parfois aussi démoralisante, avec leurs voix retentissantes et si souvent fatigantes, elles tiennent certes une place assez large dans la vie publique des « peuples chrétiens ».

Nous parlons cependant ici de cette Eglise dont le Fils de Dieu s'est borné à dire ce seul mot : « *Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je serai là au milieu d'eux!* » Où la chercher cette assemblée dans laquelle, quelque humble qu'elle soit, nous pourrions nous attendre à rencontrer, non pas des officiants parlant officiellement du Christ; non pas mêmes des frères qui nous affirmeraient l'avoir rencontré sur leur chemin, — mais où nous aurions le droit d'espérer nous trouver en sa présence! — où il arriverait à tous les cœurs d'adorer silencieux et attentifs en l'entendant lui-même dire à tous ne fût-ce que ce seul mot : « *La paix soit avec vous! ?* »

Ce sont là les traits distinctifs de l'Eglise du Sauveur! Elle est aussi la seule assemblée qui ait réellement droit à ce titre! Toute autre réunion ou institution religieuse pourra commander notre respect, comme réunion d'hommes religieux ou même aussi de croyants; mais cette assemblée où l'on s'est si bien « réuni en son nom », que lui seul a été présent à tous les cœurs, est la seule au sortir de laquelle il se pourra que l'on dise encore aujourd'hui : « *Notre cœur ne brûlait-il pas quand, sans savoir que ce fût lui, nous l'entendions nous expliquer les Ecritures*^{1?} »

Evidemment ce que nous écrivons là ne sera compris que de ceux qui auraient ressaisi, dans le Christ, leur propre conscience de « fils de Dieu »; de fils égarés, sans doute, et même infidèles et indignes, mais de fils qui n'en savent pas moins posséder encore, même dans les jours où ils seraient tentés d'en douter, la place que leur a assignée l'amour éternel de Celui dont leur nature est demeurée capable de réaliser l'image.

¹ Luc, XXIV, 13 à 36.

* * *

Enfin, la *théologie* proprement dite, c'est-à-dire l'expression que nous donnons à notre expérience de Dieu, d'abord dans la loi de conscience, puis dans les faits scripturaires, nous met elle aussi en face de ce fait : *que l'homme a conservé, en dépit de sa déchéance, la capacité de pouvoir être fait semblable à Dieu.*

En effet, nous ne pouvons admettre la possibilité pour nous d'une semblable « théologie », ni même la possibilité, ne fût-ce que d'entrer avec notre Créateur dans un rapport de connaissance, que si nous avons d'abord ressenti que, tels que nous sommes en vertu de notre naissance humaine, hommes terrestres, pécheurs et mortels, nous sommes encore apparentés avec notre Créateur. L'Être suprême et absolu ne peut être connu lui même pour ainsi dire à distance, ou uniquement par la vue de son œuvre historique. A elle seule, et en elle-même, une vue semblable sera toujours pour nous celle d'un fait étrange ; d'un fait qui excitera notre étonnement, notre admiration et bientôt aussi notre crainte. Pour qu'une telle vue en vienne malgré cela à fixer notre cœur, il faudra que nous soyons arrivés à y saisir le résultat d'une action par laquelle Dieu entrerait en rapport avec nous. Ce ne sera qu'alors que l'œuvre divine sera ressentie par nous comme une œuvre qui nous concerne.

Or tout rapport d'être à être implique une relation morale directe et réciproque. De plus, dans ce cas-ci, vu la nature essentiellement supérieure de celui dont il est ici question, ce sera toujours de lui que nous recevrons l'expérience de sa volonté à notre égard. Lui seul peut, tout en demeurant lui-même, s'abaisser jusqu'à devenir l'objet de notre expérience humaine.

Avec cela, une semblable expérience ne peut avoir lieu qu'à la condition qu'il existe un point de contact entre sa volonté et la nature de l'homme qui doit devenir l'objet de cette volonté. Non que nous ne puissions tous admirer

comme de loin, l'idéal d'une grandeur infinie, nous sentir comme arrêtés devant celui d'un amour souverain. Mais tous nous sommes devenus inhabiles à expérimenter, ou à ressentir, à un degré quelconque, et la réalité de cette grandeur et l'initiative absolue de cet amour. Dieu lui-même peut seul nous donner l'expérience de la réalité de son salut. Les impressions morales que présuppose une semblable expérience sont étrangères à l'activité réfléchie dans laquelle nous saisissons notre vie. Quelle que soit la puissance, la profondeur et la vivacité de notre pensée, elle ne dépassera jamais les limites imposées à notre vue ou à notre perception. Elle ne nous mettra jamais que devant ce qui sera pour nous le résultat direct de la volonté divine. Jamais notre seule pensée ne nous introduira en un rapport positif avec cette volonté elle-même.

Il faut pour qu'ait lieu un rapport semblable entre la volonté de Dieu et celle de l'homme mortel, que cet homme soit encore capable d'une expérience autre que celle qui ne résulterait pour lui que de l'activité de sa pensée. Il faut, d'un côté, que cet homme soit susceptible de recevoir l'expérience directe de la volonté de Dieu à son égard, et de l'autre, que Dieu ait ici pris l'initiative, en lui imposant ou en lui accordant lui-même cette expérience. La volonté humaine ne peut occuper ici qu'une position réceptive. C'est dire qu'il faut qu'intervienne directement l'Être dont l'action, n'étant déterminée que par elle-même, a le pouvoir de se faire sentir, sans la détruire, à une volonté différente de la sienne.

Ainsi, dire que Dieu aura inauguré ce rapport, c'est dire que pour cela il sera allé jusqu'à revêtir cette forme humaine d'existence déchue qui seule peut être accessible à l'expérience de l'homme actuel¹. Ce n'est bien qu'à cette condition que pourra s'effectuer entre Dieu et l'homme la relation d'être à être que l'Écriture n'hésite pas à comparer à ce rapport du mariage, qui seul, dans le monde de l'homme, représente une communication directe et réciproque entre deux êtres personnels.

¹ Phil. II, 7.

Et non seulement c'est là l'image dont toute l'Écriture se sert pour dépeindre le rapport dont il s'agit, mais elle y a d'autant plus constamment recours qu'elle veut nous représenter ce rapport comme plus direct et plus intime. Si Jéhovah, le Dieu de l'alliance, le Dieu fidèle, est déjà appelé *'époux de son peuple*¹, c'est surtout notre Seigneur qui, dès le début de son ministère, puis plus tard, par son Esprit dans ses apôtres², se dépeint lui-même sous les traits de « l'époux céleste » de l'âme humaine. Rien ne peut dire plus clairement que l'homme déchu, en se donnant à Dieu en Christ, se montre encore doué de la faculté de revenir à ce qui avait été sa nature première, le jour où il avait été créé « pour l'image de Dieu et sa ressemblance », c'est-à-dire essentiellement capable d'être fait semblable à Dieu.

Il faut donc, du moment où l'homme doit être l'objet du salut de Dieu, qu'il possède encore à cette heure, en dépit de son état de déchéance, cette faculté réceptive. Elle seule le mettra à même de répondre aux avances célestes par cette soumission volontaire, par ce don de soi-même, qui s'appelle « l'obéissance de la foi », et que rien ne rappelle autant, dans le monde actuel de l'homme, que le don que l'épouse fait d'elle-même à son époux.

C'est ainsi qu'une juste appréciation et de la nature première, et de l'état présent de notre être, nous permet de nous faire une idée de cette « régénération » qui seule peut nous sauver de la mort où nous a plongés le péché.

Le sentiment de notre véritable nature est ce qui réveillera en nous « cette faim et cette soif » à laquelle Dieu vient répondre, en faisant reparaître en nous la conscience de la vie céleste en vue de laquelle il nous a créés. Plus nous discernons la place qui nous a été assignée à l'origine, plus aussi nous comprendrons que ce qui seul peut nous rendre la liberté de notre véritable vie, c'est la réunion de notre volonté avec la volonté de Dieu, ou le retour de notre cœur à Dieu comme à notre Père céleste. Ce n'est que de la sorte que nous pourrons jamais passer de l'esclavage de la

¹ Esaïe LIV, 5. — ² Mat. IX, 15; Eph. V, 32.

loi à la liberté de la foi; de la soumission forcée à ce qui qui n'est qu'un commandement, à la libre obéissance de l'amour; de l'égoïsme qui nous tient attachés à notre propre être déchu, à cette charité que rapprendra peu à peu à notre cœur l'expérience de la grâce souveraine de Dieu en Jésus-Christ le Sauveur.

D'ailleurs, ce trait distinctif de la nature originaire de l'homme se montre déjà, avant même qu'il se soit retrouvé en Dieu, dans toutes ces aspirations qui seules relèvent, ennoblissent et maintiennent le développement de l'humanité sur la terre. N'est-ce pas là ce qui, chez le penseur, chez le poète et chez l'artiste, fait vibrer au sein de l'obscurité et de l'incapacité morale qui nous ont envahis, ce qu'il y a encore en nous, sinon d'éternel, du moins d'avidité de l'éternel. Non seulement l'Évangile est loin de méconnaître soit les efforts du sage et du moraliste, soit les élans du poète et de l'artiste, mais, en les rattachant au Dieu qu'il nous révèle, cet Évangile les justifie et les ennoblit devant nous. C'est bien l'apôtre du salut par grâce et de la justification par la foi, c'est le prédicateur de la régénération par l'Esprit et le prophète du royaume céleste, qui affirme *que Dieu rendra la vie éternelle à ceux qui persévérant à bien faire, cherchent la gloire, l'honneur et l'immortalité*, comme c'est aussi lui qui reconnaît que, chez les païens eux-mêmes, *l'œuvre de la loi divine est écrite dans leurs cœurs*.

Présentée comme nous avons essayé de le faire, la vérité du salut de l'homme ne risquera plus de soulever cette pensée, si fausse et si dangereuse, d'une action exclusive ou de Dieu ou de l'homme. Si ce salut a sans doute été inauguré par Dieu, il l'a été non pas dans l'activité réfléchie de l'homme, mais dans ce qui est encore le principe inconscient de cette activité. Bien plus! En lui-même ce salut existe déjà, devant la volonté de Dieu, avant l'apparition dans le temps, de l'homme historique. Il est alors présent pour Dieu dans la personne de Celui qui, devenu Fils de l'homme, se présentera ensuite aux hommes comme le cep de qui doivent naître les sarments. Le fait est que, loin d'être mis

devant l'homme comme le but proposé à son initiative, le salut lui est présenté comme un fait déjà positif; comme un fait dont la conscience doit le remplir d'adoration et de reconnaissance. Le salut de Dieu ne s'acquiert pas. On le reçoit, on y croit, on le saisit. Il est révélé non comme ce qui ne serait qu'une possibilité, mais comme ce qui est déjà actuellement une réalité. Aussi n'est-il pour l'homme ni la récompense de l'admission forcée d'un dogme irréalisable pour sa pensée, ni le prix de l'effort par lequel il accomplirait ce qui est étranger au libre mouvement de son cœur. C'est *la démonstration*¹, à l'expérience de sa volonté, d'un fait présent en Dieu, mais dont son cœur avait perdu le sentiment depuis qu'il s'était détourné de l'Auteur de sa vie. Lorsque l'homme saisit le salut, il le saisit comme celui qui se sent mourir ressaisirait sa vie. C'est le retour ému à ce dont l'absence avait été à la source de toutes ses souffrances et de toutes ses obscurités. C'est un bienfait tellement inespéré, tellement supérieur à tout ce que l'homme déchu et égaré eût jamais pu imaginer, qu'il faut le fait éclatant et prodigieux de la croix de Christ, tel que l'Évangile nous le présente, pour faire saisir *le don de Dieu*² au cœur découragé du pécheur, en face d'une preuve d'amour à laquelle rien en lui ne sait plus résister.

Le croyant reçoit alors la grâce divine non comme ce qui serait en Dieu une action inespérée et étrange, mais comme la révélation qu'il nous fait parvenir d'un amour qui chez lui n'avait jamais cessé d'être. S'il nous l'a laissé ignorer jusqu'à ce moment, c'est que sa sagesse attendait que nous fussions à même de l'apprécier. Telle est bien la seule explication des délais qui caractérisent devant nous l'histoire de notre race.

Quant à notre acceptation de cette grâce, sachons ne pas y voir une action commandée, le résultat d'un effort méritoire ! Sachons voir toujours plus ce *salut éternel* présent tout entier dans la volonté de Celui *qui est avant toutes choses*, en sorte que notre conversion à Dieu est le retour à nous

¹ 1 Cor, II, 4. — ² Jean, IV, 10.

mêmes tels que Dieu nous a toujours possédés dans Celui qui est l'objet de son amour éternel.

Dès lors s'établira et grandira dans notre âme cette *paix de Dieu qui passe toute intelligence*, en même temps que se développera en nous une gratitude toujours plus émue et un amour toujours plus profond envers Celui en qui nous apprendrons toujours plus à retrouver *notre Père*. Quelle qu'en soit la grandeur et la gloire, ce salut de Dieu se présentera chaque jour plus à nous comme le but auquel aspirait la vie même de notre nature, comme le résultat d'une action souveraine et immuable, devant laquelle se réveille et se ranime en notre âme le germe d'une vie que le péché menaçait d'éteindre sans retour.

Cette œuvre divine nous apparaît ainsi, à mesure que nous la contemplons, la seule qui soit digne du Dieu de notre conscience et de notre cœur. C'est *le Dieu vivant et vrai* venant s'unir à cet être humain dans lequel il n'a jamais cessé de voir son enfant. C'est le Dieu dont témoigne l'Évangile, et dont il témoigne comme de Celui qu'avaient proclamé les prophètes, et que le païen lui-même était arrivé à « adorer sans le connaître ». C'est le Dieu qui, non pas par pitié pour un être qui lui était devenu étranger, mais par amour pour son enfant qu'il voit égaré, exilé et en danger de se perdre, descend lui-même jusqu'à l'être qu'il avait créé « pour qu'il réalisât son image ». *Parce que vous étiez des fils*, écrivait Paul aux païens convertis de la Galatie, *Dieu a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils*.

N. B. — On a objecté à cette citation. En étudiant de près le texte on voit cependant que « l'adoption » du v. 5 n'est pas la création d'un fait nouveau, mais un acte de révélation. L'héritier (IV, 1) avant de recevoir à nouveau la « conscience de fils », occupait déjà, « sous la loi », la position « d'enfant. » (III, 23.)
